

ANNUAIRE  
DE  
L'AFRIQUE DU NORD

1996

 CNRS EDITIONS

# ANNUAIRE DE L'AFRIQUE DU NORD

PUBLIÉ PAR  
L'INSTITUT DE RECHERCHES ET D'ÉTUDES  
SUR LE MONDE ARABE ET MUSULMAN  
(IREMAM)

Maison de la Méditerranée,  
3-5, avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence cedex 1

**Directeur de la publication :** Christian Robin

**Rédacteur en chef :** Françoise Lorcerie

**Assistée de :** Simone Nassé

## **Comité de rédaction**

Hélène Claudot-Hawad  
Maurice Flory  
Jean-Robert Henry  
Ahmed Mahiou  
Jean-Claude Santucci  
Noureddine Sraïeb

## **Comité de documentation**

Mohamed Benhlal  
Claude Brenier-Estrine  
Simone Nassé  
Mireille Paris

**Secrétariat :** Solange Magnan – Odile Archent

## **Correspondance :**

**Rédaction :** IREMAM, 3-5, avenue Pasteur, 13617 Aix-en-Provence cedex 1.  
Tél. 04 42 21 59 88. Poste 462 ou 403. Télécopie 04 42 21 52 75.

**Abonnements et ventes :** CNRS ÉDITIONS, 15, rue Malebranche, F-75005 Paris.  
Tél. 01 53 10 27 00. Télécopie 01 53 10 27 27. e-mail : [cnrseditions@cnrseditions.fr](mailto:cnrseditions@cnrseditions.fr)

**ANNUAIRE**  
**DE**  
**L'AFRIQUE DU NORD**

**XXXV**

*L'encyclopédie annuelle  
du Maghreb contemporain*

**1996**

CNRS ÉDITIONS  
15, rue Malebranche, 75005 Paris  
— 1998 —

Revenus du discours idéologique et des chimériques « lendemains qui chantent », l'auteur et ses personnages ne se font plus d'illusion. Dépossédés de leur propre histoire et de leur pays natal, ils désertent ce combat et ce pays qui ne leur ont en fait jamais appartenu. Les pesanteurs familiales, sociales et politiques, mais aussi le mensonge, la dénonciation, l'espionnage et la corruption baillonnent le désir d'épanouissement et de liberté et installent la peur et la méfiance.

Tous ces condisciples passés par le Lycée Lyautey de Casablanca finissent mal : folie, suicide ou alcool sont le lot de cette génération sacrifiée. Le racisme ambiant fait craquer le sentiment d'intégration de Nagi qui fait un carnage avant de retourner son arme sur lui-même. Raouf, le hurleur nihiliste, survit à travers ses *happenings* et ses divagations délirantes avant de mettre fin à ses jours. Zahri, le logicien, vit dans une tour d'ivoire qui s'écroule le jour où le monde tel qu'il est entre en inadéquation patente avec son savoir : seul l'« adieu à la raison » lui évite d'être broyé par un système absurde et sans état d'âme. Mais, il est acculé au choix de l'alcool et des femmes pour oublier ce renoncement. Jabari quant à lui est pris au piège de son identité et de son monolinguisme : il va finir par sombrer dans la folie et se prendre pour un auteur dont il commence par nier l'existence. Amertume, sens de l'absurde, ricanement, dérision et désespoir voilé sont la force de ce roman qui mêle distance et passion, et dont l'écriture cultivée est pleine de clins d'œil littéraires (Kafka, Borgès, Chraïbi, Kundera, etc.). Un document sur les années de plomb au Maroc. Un écrivain à suivre. (Kacem Basfao).

- **MARZOUKI Samir – Je ne suis pas mort.** Tunis, CERES, 1996, 109 p. (Coll. « Poésie »).

Enseignant de littérature française à l'Université de Tunis, spécialiste de Guillaume Apollinaire, l'auteur avait publié, il y a longtemps, un premier et unique recueil poétique : *Braderies*. D'où le titre de celui-ci, où sont recueillis, en sept vies, une somme de poèmes datés 1969 à 1987 (date de la mort du père M'hamed Marzouki, poète lui-même, qui a inspiré beaucoup de ces vers). Aux rimes les plus laborieuses de ce nouveau recueil (« Pour Albert Memmi », ou « Les leçons de Dieu »), nous aurons la faiblesse de préférer les vers moins sages de « Dévergondages », ou ceux de « Sur un assassinat », fantaisistes jusque dans la plus extrême gravité :

Sous le pont Mirabeau coule l'Hassen  
Et Mamadou  
Faut-il qu'il m'en souvienn  
La joie venait toujours avant Le Pen

(G. Dugas).

- **ROY Jules – Adieu ma mère, adieu mon cœur.** Paris, Albin Michel, 1996, 202 p.

Le retour en Algérie pour se recueillir devant la tombe de sa mère devient pour l'auteur, âgé aujourd'hui de quatre-vingts ans, le centre de gravité autour duquel tournent deux univers : la réalité algérienne actuelle et une galerie de portraits défilant dans un lyrisme tragique.

Dans ce roman se détache la figure d'un homme qui insiste encore et plus que jamais sur sa filiation par rapport à la terre algérienne. Le charme du livre est lié autant au sentiment et à la conscience de mutations socio-politiques subies au cours des dernières quarante années qu'à une sorte d'immobilité : l'immobilité de cette tombe et du souvenir fixé – comme dans un négatif – non seulement de sa mère, mais aussi de Pélégri, d'Amrouche, et surtout de Camus. Évoquer ces noms et d'autres évite à Jules Roy de s'exposer à l'usure du monologue intérieur. Son approche autobiographique oriente le regard sur le quotidien et devient un mode de représentation des trajectoires de la vie. Si cette œuvre appartient à l'univers pied-noir, que veut dire pied-noir au juste ? Pour Jules Roy cela veut dire retourner, après des années, sur une terre putréfiée en ayant le sentiment d'avoir oublié d'éteindre la lumière, et pour y voir les massacres des islamistes, des femmes à l'identité de plus en plus effacée, les *ninja* armés jusqu'aux dents.

Le début du roman nous amène à Sidi-Moussa, à la tombe de la mère, parce que le cimetière est le seul lieu pour une rencontre possible, mais aussi à d'autres lieux tels que Alger, Rovigo, l'Arba, où les fils de la mémoire se nouent et se dénouent. Ce chant funèbre

devient rapidement polyphonique : il ressemble les voix de Mimouni, dont le cadavre, d'après Boudjedra, a été exhumé et puis coupé en morceaux, de Camus, philosophe du vrai et du faux, de l'endroit et de l'envers, qui a préféré sa mère à la justice. C'est dans cette atmosphère de désespoir que se déroule une lamentation désormais commune à tant d'auteurs algériens qui font défiler dans leur mémoire toute une série de morts. Se battant contre la dissolution du temps, l'auteur s'appuie sur Camus et sur Amrouche et rend hommage à une amitié derrière laquelle se dessine toute une époque. Ces hommes appartiennent, plutôt moralement que géographiquement, à un autre pays qui ne coïncide plus avec le pays d'aujourd'hui. Voilà la malédiction qui habite les pages de Jules Roy où temps et espace restent comme suspendus : d'un côté l'immobilité du cimetière, de l'autre l'étrange destin de cette terre. Il ne reste rien d'autre à faire que prendre congé de l'Algérie en lui disant adieu. (Rosalia Bivona).

• **ROY Jules – Les Chevaux du soleil. La saga de l'Algérie de 1830 à 1962.** Paris, Omnibus, 1995, 1041 p.

Cette anthologie, qui réédite la série de romans historiques publiée chez Grasset entre 1968 et 1980, ressemble à une conjugaison entre histoire et littérature. Dans ces six romans (*Chronique d'Alger*, *Une femme au nom d'étoile*, *Les Cerises d'Icherridène*, *Le Maître de la Mitidja*, *Les Ames interdites*, *Le Tonnerre et les Anges*) qui décrivent cent trente ans de l'histoire algérienne, nous trouvons les ingrédients de ce que l'on pourrait définir comme une littérature capable de réconcilier « colonisateurs » et « colonisés » puisque, après tout, ils ont quelque chose en commun à partager : un sentiment de faillite, de défaite.

Il s'agit de textes denses, qui ne proposent ni souvenirs, ni fictions littéraires, mais qui expliquent toute une série de mécanismes, de considérations, de macro et micro-situations, comme dans *Les cerises d'Icherridène*, où l'Algérie apparaît aussi bien comme une nouvelle patrie possible, inviolée et glorieuse, au moment où une guerre est en train de mutiler la France, que comme un lieu où le soleil est un fléau. *Le Maître de la Mitidja* pose le problème de ceux qui sont appelés d'après un terme administratif, les indigènes. Le fait de penser qu'ils sont quand même chez eux, c'est, selon un des personnages, un pur idéalisme qu'il faut soigner. Ce sont des phrases et des faits sur lesquels le sujet de la narration médite, mais Jules Roy n'a pas la prétention d'écrire une histoire double-face. Ses pages veulent être une filiation de sa chair et de son esprit ; sa seule richesse est le témoignage de vie dans ce pays qu'il aime et qu'il essaye de comprendre. Que font les colons français sur cette terre ? Pourquoi les Turcs leur ont-ils cédé le pas, pourquoi sur cette terre les colonisations se succèdent-elles ?

La quatrième de couverture affirme que Roy raconte ici l'aventure commune de la France et de l'Algérie. Peut-être est-il plus conforme de dire qu'il s'agit de l'histoire chaotique de personnages capables d'incarner une réalité coloniale. Les six textes conjuguent, comme les six personnes d'un temps verbal, le drame de la mémoire individuelle et collective. En passant des tons graves aux tons poétiques Roy, possédé par la mobilité entre la France et l'Algérie, crée, par l'acte d'écrire, des ponts entre histoire et fiction. L'écriture de l'histoire, de ce type d'histoire, laisse apparaître toutes les inquiétudes de la période coloniale grâce justement à son aspect fragmentaire : chaque personnage, chaque événement, même insignifiant, fonctionne comme citation, comme s'il voulait expliciter tout ce qui s'est passé en silence. (Rosalia Bivona).

• **SAADI Nourredine – Dieu-le-fit. Roman.** Paris, Albin Michel, 1996, 267 p.

Dans une Wallachye (de *wallach* = pourquoi, et *wallou* = rien) fort peu imaginaire, qui n'est que l'Algérie du milieu des années 80, des personnages évoluent dans un décor qui emprunte ses topographies et toponymes aux principales villes algériennes. Un pouvoir tout puissant entend imposer ses choix incohérents aux destinées individuelles et collectives. Au nom de l'assainissement et de la « débidonvillisation », la population d'un quartier au nom fataliste, Dieu-le-fit, est déportée vers des douars d'origine qu'elle n'a jamais connus, sous la conduite consciencieuse d'un petit caporal, lui-même surveillé par une autorité invisible, qui n'en finit pas de soupçonner (serait-ce par sentiment de culpabilité ?) tous ceux qui risqueraient de s'opposer à ses desseins. Les personnages